

Eva Kavian

L'art de conjuguer des
hommes mariés

Couverture

Julian Vanroey

Avant-propos

Pascal Blondiau

Collection Pleine Lune

« Pour les femmes qui y ont cru, pour celles qui y croiront et pour les épouses trompées, mais aussi pour chaque homme capable de ne pas faire vivre pareille chose à une femme qu'il dit aimer, qu'elle soit amante ou épouse. »

Avant-propos

J'aimerais voir ce banc public transplanté tel quel dans un musée. Derrière sa vitre, apprivoisé, il se laisserait peut-être contempler sans complaisance. On verrait les coups de canif, les insultes au gros feutre bien sûr, et une petite plaque au nom d'Eva Kavian.

On saurait alors que ce banc est habité, ou qu'il le fut. Centre d'une boucle, lieu d'un retour incessant, il exhalerait encore le parfum d'un amour accablé d'échéances et de promesses. À travers la vitre, on pourrait aussi s'asseoir « en face d'une absence », et voir s'échafauder « le chantier d'un drame ».

Comme il existe des géographies sentimentales, Eva Kavian tisse une grammaire sensible, croise les fils d'un drame qu'elle nous invite à conjuguer à toutes les personnes.

Pascal Blondiau

Indicatif

Présent

J'aime ce banc. J'y viens souvent depuis notre premier baiser. Je caresse les planches gravées par tous les amoureux qui s'y sont assis avant nous. J'ai envie d'y lire nos noms entourés d'un cœur. Je deviens romantique. Non, je suis romantique. Tu me le révèles. Tu me rajeunis, j'ai quinze ans depuis que tu m'aimes. Je me regarde dans la glace et je vois un homme heureux, tu te rends compte ? J'ai cinquante ans et je découvre le bonheur. Tu es merveilleuse. Le cadeau de ma vie, ma perle rare, mon âme sœur. Tu es celle que je cherche depuis toujours, tu es la fée de mes rêves d'enfant. Tu es mon amour, ma chérie, mon trésor. Je ne veux plus vivre sans toi. Tu es là, de toute façon, à chaque instant, dans chacune de mes pensées. Je n'arrive plus à me concentrer sur mon travail, c'est ton visage que je vois, ta voix que j'entends, tes mains qui me manquent, ma belle, ma toute belle, mon amour adoré. Je n'ai que quelques minutes, mais je te téléphone dès que je peux. Je suis un homme nouveau, tu me ré pares, tu me permets de m'aimer, je me sens beau, mon amour, que c'est bon d'être aimé. C'est à toi que je dois tout cela. Je veux passer ma vie à te rendre heureuse. J'aime ta voix, j'aime ton corps, j'aime ta tendresse, j'aime ce que je vois de moi dans tes yeux, j'aime t'écouter, j'ai envie de t'écouter, de te chérir, plus rien d'autre ne compte. Je veux tout avec toi. Nous nous ressemblons, nous sommes les mêmes.

Je me sens entier, avec toi. Ce week-end, impossible de t'appeler, trop de boulot, je ne te fais pas le détail. Mais on se voit au plus vite, je ne sais plus vivre sans toi. Rien qu'à l'idée de ces jours sans toi, j'ai l'impression d'être amputé d'une partie de moi-même.

Passé composé

C'est vrai, je ne t'ai pas dit que je suis marié. Mais tu ne m'as rien demandé. Cela s'est passé si vite. Je n'ai rien vu venir. Tout a basculé quand je t'ai rencontrée. Je t'ai vue, et j'ai su que tu étais la femme de ma vie, celle que j'ai cherchée sans jamais la trouver. Que je sois marié ou pas n'a pas fait la différence. Je ne t'en ai pas parlé, simplement parce que je t'ai aimée au premier regard et que j'ai su, dès cet instant, que nous étions faits l'un pour l'autre. J'ai vécu avec toi les plus beaux moments de ma vie. Chaque instant, depuis notre rencontre sur ce banc qui longe le fleuve, a été un cadeau. Jamais je n'ai imaginé que je pourrais aimer une femme comme je t'aime. Cela a été évident, lumineux : j'ai senti, au plus profond de moi-même, que nous étions ensemble pour toujours. Mon mariage n'y a rien changé. D'une certaine manière, il était mort depuis longtemps, il y a des mois que je ne l'ai plus touchée. Tu as compris ? Tu as compris que tu es celle que j'aime, que rien d'autre ne compte ? Mais tu as bien fait de m'en parler, si cela t'a dérangé. J'ai toujours aimé nos discussions, notre franchise, notre capacité de dialogue. C'est étrange, mais quand tu m'as appelé ce matin, je venais justement de me dire qu'il était temps. J'ai assez souffert, durant ces semaines, de devoir te cacher, nous cacher. J'ai décidé de mettre notre amour en plein jour. J'ai pris mon agenda, j'ai

voulu choisir le moment le plus propice pour dire à ma femme que je la quittais. La semaine prochaine, impossible, nous avons réservé une semaine à l'hôtel pour fêter nos vingt-cinq ans de mariage. Mais dès que nous avons fini ces formalités, je lui dis tout. J'ai même mis un signe dans mon agenda, pour le jour J. C'est à cet instant que tu as téléphoné. Cela m'a toujours impressionné de voir comme nous pensons les mêmes choses au même rythme, toi et moi.

Imparfait

Je vivais sans être vivant. Je fonctionnais. Je me levais chaque matin pour conduire les enfants à l'école, j'allais travailler, je revenais tard, Elle finissait de préparer le souper en me reprochant d'arriver quand tout était fait, les enfants passaient la soirée dans leur chambre et nous, nous ne nous regardions plus. Elle était trop fatiguée pour faire l'amour. Nous ne nous touchions plus. Je pensais que c'était ainsi, chez nous et ailleurs, après toutes ces années, avec nos vies trop remplies. Je faisais de mon mieux mais jamais assez bien à ses yeux. Je n'étais jamais à la hauteur. Il m'arrivait de penser qu'Elle avait raison. Mais souvent, je me disais qu'Elle ne m'aimait plus. Que j'allais finir mes jours avec une femme qui ne m'aimait plus. Elle voulait plus d'argent pour les activités des enfants, je travaillais davantage, mon travail était à la fois une fuite et une solution. Je n'imaginai pas la quitter non plus. Je me sentais responsable, engagé. Pas question de faire souffrir les enfants. Ma vie était un désert sentimental gardé par une hyène sévère. Je retardais parfois mon retour, je marchais le long du fleuve. Je regardais l'eau filer comme ma vie ou je m'allongeais sur un banc et je laissais les derniers rayons du soleil me réchauffer avant le retour chez la reine des glaces. « Vous allez bien, monsieur ? » Tu étais entre le soleil et moi, tu faisais l'éclipse et j'étais ébloui. Il y avait si

longtemps qu'une femme ne m'avait pas demandé si j'allais bien avec une voix si douce. Oui, j'allais bien. Tu me privais de la chaleur des rayons, mais j'avais la sensation de redevenir vivant.

Plus-que-parfait

Je ne l'avais même pas remarquée. C'est Elle qui était venue vers moi. La fille que j'avais aimée durant quelques mois m'avait abandonné pour un autre, et Elle m'avait consolé, écouté, Elle m'avait soutenu. Puis Elle m'avait déclaré son amour. Et je m'étais dit que c'était cela, aimer : se soutenir, veiller sur l'autre, et sûrement pas partir avec un autre. Après quelques semaines, j'avais tout de même pris un peu de recul. Tout avait été trop rapide, je m'étais senti emporté, embarqué, mais je m'étais mis à douter de mon sentiment, bien différent de ce que j'avais vécu avec cette autre fille. Elle n'avait pas supporté mes doutes, elle m'avait dit que sans moi sa vie n'avait plus aucun sens, elle avait pleuré pendant des jours. Je m'en étais senti coupable, moche, inconséquent, jamais je n'avais pensé qu'Elle tenait à moi à ce point. J'avais eu peur qu'elle ne commette un acte désespéré, j'avais mis mes doutes sur le compte du chagrin encore frais et nous avions repris notre relation. Nous avions à peine fini nos études, Elle avait très vite voulu un enfant, puis le mariage et moi, encore perdu mais aussi sans doute traumatisé par mes blessures d'enfance, par cette mère qui ne m'avait pas aimé, je m'étais laissé faire, incapable de la voir souffrir. Ainsi avait commencé notre histoire, il y a près d'un quart de siècle, voilà dans quel guêpier je m'étais laissé coincer. Ce que j'avais pris

pour de l'amour avait été une prise de pouvoir, j'avais été aveuglé, non par amour, mais par désamour, j'avais été manipulé. Si je t'avais rencontrée, toi, sur ce banc ou sur un autre,...

Passé simple

Cette nuit fut une révélation. Je fis un rêve dont je ne gardai que la dernière image, complètement fleur bleue, mais elle me mit dans un état d'enchantement qui me fit craindre d'avoir prononcé ton nom durant mon sommeil. Toi et moi, main dans la main, habillés d'ors et de bleus, aériens, tes enfants et les miens, un calicot rouge derrière nous, des centaines de spectateurs devant l'écran, émerveillés de notre bonheur. « Ils vécurent heureux avec beaucoup d'enfants », la phrase imprimée sur le calicot fut je pense à la fois la cause de mon enchantement et celle de mon insomnie. Je me mis à me tourner et me retourner, Elle n'entendit rien et continua à dormir en me tournant le dos comme d'habitude, je finis par me lever. Mon désir de toi fut si fort que je dus sortir, m'allonger sur notre banc. C'est alors que la phrase me revint à l'esprit. « Avec beaucoup d'enfants ». Tes enfants, les miens. Pour la première fois, je mesurai la souffrance probable de mes enfants. Cela me mit dans un tel désarroi qu'en rentrant à la maison, je décidai de ne pas, en plus, gâcher leurs vacances et prendre le risque qu'ils ratent leurs examens. Je me fixai septembre pour quitter ma famille, finalement assez apaisé par ce compromis dans lequel je vis la possibilité de construire le divorce dans les meilleures conditions. Je me sentis mal, à l'idée que ce délai puisse te faire souffrir, mais pour nous aussi, ce fut le bon choix. Jamais on ne

construisit un bonheur sur un champ de ruines, me dis-je. Je pensai à nouveau à cette image de mon rêve. Tes enfants, les miens. Et le désir de toi me reprit violemment, quand j'eus cette pensée folle d'un enfant encore invisible sur l'image, mais bien présent dans ton ventre. Notre enfant. À cet instant, je décidai de t'écrire cette lettre, avant le réveil de ma famille, pour te dire à quel point j'eus ce désir là, terrible et impossible, d'un enfant avec toi.

Passé antérieur

Lorsqu'elle eut écrit, à l'encre indélébile, sur ma table de travail « j'aurais préféré ne rien savoir », lorsqu'elle eut écrit, toujours à l'encre indélébile, mais cette fois sur la voiture de société « j'aurais préféré que tu tires ton coup avec des pétasses sans rien me dire », j'eus aussi rapidement compris que le pire venait de se produire. Elle me jeta à la rue en hurlant les insultes les plus grossières et je n'eus même pas eu la possibilité de t'appeler, une fois arrivé à l'hôtel, sans mon téléphone portable avec lequel, par ailleurs, elle eut sans délai décidé de prévenir tous nos amis en un texto sordide « il me quitte, il en aime une autre. » Dès que j'eus mesuré l'ampleur du désastre en imaginant mes enfants, spectateurs de mon éjection, traumatisés dans les fondements mêmes de leurs certitudes rassurantes, je regrettai d'être à ce point transparent et si piètre menteur. Où aller ? Lorsque l'idée me fut venue, comme unique solution, de prendre une chambre d'hôtel, c'est cette même chambre où nous nous fûmes aimés ce matin que j'eus désiré rejoindre afin de mettre de l'ordre dans mes émotions et de prendre le temps de réfléchir car, autant j'eus été blessé par la scène qui venait de briser vingt-cinq années de ma vie, autant j'eus rapidement mesuré que l'annonce de ma décision n'était plus à l'ordre du jour : Elle avait décidé pour nous. Malgré tout, quand je fus entré dans la chambre, j'eus aussitôt compris que l'efficacité du

personnel d'entretien l'avait rendue absolument impersonnelle. Je retirai ma chemise, parfumée de toi, dès que, ce fut plus fort que moi, je l'eus traitée de traître, pour avoir gardé ton odeur en chacune de ses fibres. Car c'est cette chemise, deux heures plus tôt, qui eut déclenché mon bannissement. Le grand scénariste de nos destins eut donc choisi d'être cruel en démolissant leur bonheur avec les fragrances du mien. Cette deminudité, quand elle m'eut ouvert les yeux, me renvoya l'image d'un homme abandonné, aussitôt suivie de celle d'un père abandonnant. À partir de l'instant où j'eus découvert, dans cette solitude nouvelle et l'absence épouvantable de ton amour en cette chambre vidée de toi, que tu n'aurais jamais aimé un homme qui eut abandonné sa famille, je décidai de demander pardon. Je choisis de rentrer, oui, pour sauver notre amour, mon amour, ma chérie. Cette chemise, celle-là que tu m'eus offerte il y a peu, je la sacrifiai et rentrai torse nu, déchiré. Je voulus passer un moment sur notre banc comme pour y trouver ton écoute et ta compréhension, mais le froid de la nuit sur mon corps blessé m'eut fait renoncer à ce baume. Rassemblés au milieu du salon dévasté, les matelas remplis de chips m'eurent convaincu rapidement de l'état de perdition dans lequel les miens se trouvaient. Dès que j'eus rassuré les enfants, rangé le chantier de leur drame, j'eus désiré t'appeler, mais cela m'eut paru déplacé au vu des circonstances, je décidai de t'appeler le lendemain et de m'endormir en prenant le risque de murmurer ton nom durant les quelques maigres heures de som-

meil qu'il me fallait trouver à côté d'un corps que je n'aimais plus depuis l'instant où j'eus découvert le tien.

Futur simple

Nous prendrons le temps. Je la quitterai dès qu'elle sera prête. Quand elle sera sûre de garder son travail, quand les enfants auront passé leurs examens, quand ils auront repris confiance en moi. Je partirai, je te rejoindrai. Nous vivrons ensemble, ma chérie mon amour, au grand jour. Nous irons à Florence et à Rome, nous marcherons main dans la main, nous nous embrasserons sur chaque banc public, mais nous devons être un peu patients. Nous ne serons pas heureux si Elle m'empêche de voir les enfants ou si elle me saigne à blanc avec des pensions alimentaires comme elle l'annonçait, quand elle m'a jeté à la rue. Tu me verras déprimé, déchiré, tu te sentiras coupable, tu regretteras d'avoir refusé quelques semaines de secrets. Nous attendrons, notre amour sera assez fort, rien, de toute façon, ne pourra nous séparer. Mais nous nous verrons, nous vivrons de beaux moments, ce week-end, par exemple, je me libérerai. Je lui dirai que je pars en vélo toute la journée, je mettrai le vélo dans le coffre, je viendrai chez toi, nous ferons l'amour toute la journée, je rêverai de ton divan en m'endormant à côté de son dos glacé, je t'imaginerai nue sous ta robe pour ne pas entendre ses reproches acides, c'est ton nom que je murmurerai durant mes nuits trop longues. J'aurai besoin de ces images, de l'idée d'une journée ensemble, enfin, pour tenir le coup cette semaine. Et

chaque semaine, enfin chaque fois que ce sera possible, nous volerons du temps au temps, nous nous verrons, nous vivrons ce lien unique et précieux, nous laisserons faire cette incroyable aimantation de nos corps. Quelques semaines, trois mois tout au plus, mon amour ma chérie mon adorée. Et après, il nous restera encore l'éternité. Nous vivrons ensemble, nous mourrons ensemble. Je t'aimerai, je te chérirai, tu seras le centre de ma vie, rien d'autre ne comptera que toi, nous, notre bel amour. Et tu sauras alors que nous avons bien fait de ne pas précipiter les choses.

Futur antérieur

Tu m'auras quitté. Tu auras patienté attendu, espéré, puis tu auras douté. Tu auras cru que j'aurai continué infiniment à reporter la décision de la quitter, de les quitter. Tu n'auras pas compris que ma décision était prise, à l'instant même où je t'ai vue, penchée sur le banc sur lequel j'étais allongé. Qu'en réalité il n'aura pas même été question d'une décision à prendre ou à reporter, mais d'une évidence. Tu m'auras abandonné. J'aurai alors douté de ton amour, j'aurai essayé de reconstruire les ruines laissées dans le cœur des miens, j'aurai tenté de réapprivoiser le corps blessé de l'épouse délaissée comme cette nuit, après mon exil à l'hôtel. Et, comme cette nuit-là, c'est ton corps que j'aurai désiré et pas le sien, cet étranger. C'est ta peau que j'aurai cherchée, et pas la sienne, dont l'odeur même, parce qu'elle n'est pas la tienne, aura fini par anéantir en moi toute possibilité de désir. Et malgré mes essais de tendresse, ma bonne volonté, elle aura vite compris que c'est toi que j'aime et moi, devant l'impossible de la vie sans toi, je lui aurai dit avoir tout essayé, vouloir une séparation douce, respectueuse, un appartement pour accueillir les enfants une semaine sur deux ou un week-end sur deux, les mois où j'aurai eu trop de boulot. Je l'aurai quittée, je serai allé te retrouver, tu n'auras pas voulu de moi, après ces deux années d'attente et d'espairs déçus, cette perte de confiance en notre amour, et j'aurai tout perdu. Ma

famille et toi, le grand, le seul et unique amour de ma vie. J'aurai tout perdu. Tu auras compris que cette semaine sans toi aura été une épreuve terrible mais salutaire, puisqu'elle m'aura convaincu, s'il le fallait encore : te perdre aurait été la pire fin de notre histoire unique.